

PRÉFACE

LE RETOUR DE PIERRE BENOIT

Souvent, il m'est arrivé de mentionner le nom de Pierre Benoit devant des confrères. J'ai été surpris de constater que beaucoup n'avaient jamais lu l'auteur de L'Atlantide. Ils savaient que c'était un romancier qui avait eu de grands succès populaires entre les deux guerres ; mais leur curiosité se bornait là. Telle était leur attitude : indifférence ou dédain. En revanche, quand j'ai fait lire Pierre Benoit à des jeunes gens, littéraires ou non, ils ont toujours été enthousiastes. Les jeunes n'ont pas de préjugés, ils ne sont pas arrêtés par des considérations de mode, de prestige, d'élitisme : ceux qui ont lu, sur mon conseil, les quatre ou cinq ouvrages de Benoit que je tiens pour des chefs-d'œuvre (Mademoiselle de la Ferté, Fort de France, Erromango, L'Île verte...) sont entrés tout de suite, sans réticences, dans ce monde romanesque où le baroque le plus échevelé le dispute à un sens rigoureux de la composition, et où les archétypes du conte et de la légende sont recréés par une intelligence des plus alertes, à qui l'humour, la malice et même une certaine roublardise ne sont pas étrangers.

Lit-on encore beaucoup Pierre Benoit ? Est-il encore très demandé dans les bibliothèques municipales ? Je

n'en sais rien. Il est certain qu'il est passé de mode, que la critique officielle, académique, universitaire l'a, volontairement ou pas, oublié. La notice Pierre Benoit a disparu de la dernière édition du Petit Larousse, exclusion que je trouve scandaleuse ; mais, à y réfléchir, c'est probablement le sort réservé à des auteurs qui ont trop bien réussi et qui furent trop fêtés de leur vivant : ils sombrent, après leur mort, dans un purgatoire d'oubli. À certains signes, on perçoit que ce purgatoire, pour notre auteur, est sur le point de s'achever. Préparons le retour en force de Pierre Benoit sur la scène littéraire.

Il y a pourtant dans ses méthodes de travail et dans la substance même de ses ouvrages quelque chose qui devrait plaire à certains esprits sophistiqués d'aujourd'hui, à ceux qui privilégient la préméditation par rapport à l'inspiration, la technique par rapport à l'enthousiasme — autrement dit, à ceux qui, chez un romancier, privilégient l'ingénieur ou le mécanicien par rapport au poète. Je crois que l'essentiel, dans une œuvre, c'est l'énergie créatrice qui renverse tous les obstacles formels et emporte tout sur son passage. Je n'en suis pas moins attentif au savoir-faire, aux moyens, aux procédés. La technicité littéraire me passionne ; et je me demande comment ceux que Jacques Brenner, dans son Histoire de la littérature, appelle « les bricoleurs du roman » n'ont pas rendu un culte public à Pierre Benoit qui est, à certains égards, un de leurs devanciers. Mais c'est qu'ils l'ignoraient ou le méconnaissaient. On voit en effet chez Benoit un bricoleur de génie construisant, pièce par pièce, rouage par rouage, des machines romanesques dont la bizarrerie touche parfois au délire, mais qui fonctionnent admirablement, sans jamais de ratés, parce qu'elles sont montées de main de maître. Très moderne, aussi, la façon qu'a Benoit de ne jamais pra-

PRÉFACE

tiquer une psychologie magistrale, ex cathedra, en expliquant l'« âme » de ses personnages, mais de suggérer la vérité intérieure par la description extérieure, par le décor, les objets, par des propos qui peuvent paraître, de prime abord, incongrus, par des silences, par des incidents mineurs ou d'apparence secondaire, enfin par une savante orchestration de leitmotive, de signaux subliminaux, de symboles freudiens — je pense, par exemple, aux premiers chapitres de Monsieur de la Ferté, avec leur abondance d'images phalliques ou suggérant d'une façon ou d'une autre, mais en deçà du seuil de la conscience claire, la virilité (on comprend pourquoi à mesure que le récit se déroule) ; je pense aux motifs d'humidité frileuse, de brumes, d'eaux stagnantes, de désolation lacustre, de silence hivernal, qui pénètrent le climat physique et moral de Mademoiselle de la Ferté : ces deux ouvrages, qui ont pour titre le même nom de famille, sont peut-être les deux romans les plus merveilleusement orchestrés de Pierre Benoit. Tout cela aurait dû captiver des romanciers d'aujourd'hui : c'est le triomphe conjugué de la poésie et de la technique, de l'inspiration et du savoir-faire. Puisque je viens de citer Monsieur de la Ferté, et pour dire un mot, en passant, sur la malice de notre auteur, je rappellerai le parti pris célèbre de donner à toutes les héroïnes un prénom commençant par la lettre A, parti pris qui, dans le seul de ses romans où il n'y a pas d'héroïne, baptise l'un des deux protagonistes masculins, un jeune officier allemand, du prénom de Angel.

Outre sa popularité, une autre raison de la désaffection de la critique actuelle à l'égard de Benoit, est que l'on a affaire avec lui, très évidemment, à un écrivain de droite, — pas d'extrême droite, non, mais quand même, assez loin vers la droite. C'est un Français éclairé

d'il y a cent ans : de ce type aujourd'hui éteint, il possède toutes les vertus : la discipline républicaine, un patriotisme ardent, le respect de la tradition, le sens de l'honneur, et enfin une admiration presque sans bornes pour l'armée française. Vous pensez bien que cela ne plaisait pas beaucoup aux intellectuels d'après 1945 ; mais nous passerons outre. Chez Benoit, donc, les officiers de l'armée française (ou sud-américaine ou allemande...) sont les derniers chevaliers des temps modernes. Ils sont, pour leur malheur, un peu trop sensibles aux charmes féminins. Alors, parfois, ils ont des défaillances mortelles. Car l'amour, chez notre auteur, est presque toujours fatal. (Il y a des exceptions : dans certains romans, par exemple La Toison d'Or et Feux d'artifice à Zanzibar, traités un peu comme des opérettes et où l'auteur, visiblement, s'amuse, l'amour est aussi gai, aussi primesautier que dans un conte libertin du XVIII^e siècle). Le mythe du philtre de Tristan et Yseult est présent dans Pierre Benoit. C'est que toute son œuvre est une exaltation de la Femme, dispensatrice des plus grands bonheurs auxquels l'on puisse prétendre ici-bas, la Femme, ornement suprême de la vie, madone, ange de bonté et de charité, pécheresse à qui tout est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé (Adlonne, de Boissières ; Angelica, de Bethsabée ; Armance, de Lunegarde) ; mais aussi, risque permanent de souffrance et de perte, ange des ténèbres, dévoratrice d'hommes (Antinéa), qui venge son sexe victime d'une humiliation millénaire, Belle Dame sans merci des légendes médiévales. Vous avez deviné que le monde romanesque de Pierre Benoit, avec ses chevaliers et ses femmes fatales, est, dans un de ses aspects majeurs, éperdument romantique.

PRÉFACE

L'autre aspect majeur de ces romans est baroque : intrigues qui frôlent l'extravagant, le saugrenu, le bizarre, le convulsif, sans jamais tomber dans l'arbitraire ; qui mêlent les continents et les siècles (presque tous les romans se situent en deux époques ou en deux pays, l'un familier, l'autre, exotique : par exemple, Aïno, le Pays basque et la zone arctique de la Norvège ; Le Prêtre Jean, Lisbonne et l'Ethiopie, 1920 et le XIV^e siècle ; L'oiseau des ruines, les Landes et une principauté d'Europe centrale) ; un irréalisme total, notamment dans les dialogues, éloignés de tout naturel ; un goût des situations extrêmes et des amours impossibles (il semble que Benoit ait voulu traiter les variations du désir sexuel : saphisme latent ou déclaré dans plusieurs romans, attirance mutuelle entre deux hommes dans Monsieur de la Ferté, masochisme dans Fort de France, auto-érotisme dans Erromango, bestialité dans Le Désert de Gobi ; mais il va sans dire que le traitement de ces thèmes scabreux est d'une discrétion, d'une délicatesse exemplaires) ; enfin, une théâtralité franchement consentie, qui éclate dans de superbes « scènes à faire ». On touche ici au style de l'opéra, qui est d'essence baroque.

Tous ces prestiges, les romantiques et les baroques, se retrouvent, mais atténués, assourdis, harmonisés en un savant camaïeu, dans l'ouvrage qui a été considéré dès l'année de sa publication, 1923, comme un chef-d'œuvre, et que Pierre Benoit tenait probablement pour son roman le plus accompli : Mademoiselle de la Ferté. On dit que c'est cet ouvrage qui valut à son auteur son élection à l'Académie française. L'art de la composition, auquel je faisais allusion au début, y est magistral. D'épisode en épisode, le suspense ne se relâche pas, ce qui est d'autant plus remarquable que les événements rela-

tés n'ont rien de très sensationnel : ce ne sont pas des aventures mouvementées, avec rebondissements et coups de théâtre. Au contraire : tout est feutré, étouffé, comme ces drames de province au siècle dernier, où les personnages parlaient peu, par réserve, certes, par décence, bonne éducation, mais aussi et surtout parce que, à ces époques lointaines d'avant Freud, le cinéma, la télévision, la toute-puissance des médias et de la libéralisation des mœurs, ils n'auraient pas su comment parler, comment définir, comment cerner l'indicible ; les sentiments, alors, n'étaient pas verbalisés aussitôt qu'éprouvés. Ce qui se passe dans *Mademoiselle de la Ferté* est tout intérieur, ne s'exprime que par brèves allusions, demi-aveux vite réprimés, par des regards, des silences. Le lecteur doit se livrer à une véritable enquête policière pour deviner ce qui se passe. Pourquoi est-il si longuement question du pape Léon XIII et de la bulle *Romanos Pontifices* à ce déjeuner dans un modeste presbytère landais ? Qu'est-ce que la reine Victoria a à faire avec Anne de la Ferté ? Pourquoi les deux carabins sont-ils si gais, et que révèle le professeur de la Faculté de Bordeaux au petit médecin de campagne ? Pourquoi Anne, catholique, n'encourage-t-elle pas la conversion de Galswinthe ? Et ainsi, d'indice en indice. Or, de quoi est-il question, dans ce roman ? D'une jeune provinciale de bonne race (au double sens de caractère bien trempé et d'appartenance aristocratique), pauvre, et que son fiancé quitte, sur les instances de sa famille à lui, justement parce qu'elle est pauvre. Il meurt ; et quelques années plus tard, sa veuve, une belle Créole, vient soigner sa phtisie dans les Landes et se trouve être la voisine d'Anne de la Ferté, l'ex-fiancée délaissée. Bon départ d'une situation romanesque. Vous avez compris, naturellement, que les deux femmes vont se rencontrer ; mais je ne vous en dirai pas plus. Autour de ce duo

PRÉFACE

étrange (dans la plupart des romans de Pierre Benoit, il y a de tels duos : deux femmes, antagonistes, ou dont les personnalités, en s'opposant, se complètent), autour de ce duo, un paysage mélancolique en toutes saisons, les Landes des forêts de pins et des marécages, ce coin de France qui semble, ou semblait il y a cent ans, à l'écart de tout, et où, dans une solitude peuplée de cris d'oiseaux aquatiques, les passions brûlent comme les feux follets sur les étangs. Au cœur de ce décor désolé, l'héroïne, Anne de la Ferté, exerce sur le lecteur une fascination proportionnée à son mystère. Voici ce qu'en dit Pierre Benoit lui-même, dans l'admirable recueil intitulé Mes héroïnes : Constatation pleine de paradoxe : c'est dans la région que je connais le mieux que j'aurai placé celle de mes héroïnes qui me demeure la plus étrangère. Il ne m'eût pas déplu d'être honoré des faveurs d'Alberte ou de celles de la Comtesse Orlof... Mais cette simple perspective, à propos d'Anne de la Ferté, me pétrifie. Je sens que je n'aurais pas seulement baisé le bout de ses doigts. La vérité, c'est que je n'ai jamais rien su d'elle... Un jour, voilà douze ans, j'ai aperçu une étrange créature qui se dressait, toute droite, et qui se mettait en marche.

Ces dernières lignes montrent que la figure d'Anne de la Ferté s'est, comme on dit, « imposée » à l'auteur. Il est toujours difficile de démêler, dans un ouvrage réussi, ce qui relève d'un travail lucide ou des fantasmes irrépressibles, d'un plan prémédité ou de l'ordre secret et irrationnel du subconscient. Il semble que, dans le plus beau livre de Pierre Benoit, la part de ce qu'on appelle, un peu improprement sans doute, l'« inspiration », ait été grande. Tout à coup, chez cet ingénieur du roman, les puissances les moins contrôlables de l'imagination et du cœur l'ont emporté : Anne, Galswinthe

MADemoiselle DE LA FERTÉ

et le décor lugubre où se situe le mystérieux affrontement de ces deux fauves pathétiques, appartiennent au monde de la poésie. Au domaine de la Crouts, près de Dax (Landes), dans la pénombre crépusculaire de sentiments ambigus, jamais formulés en clair, se poursuivent des œuvres d'amour, de vengeance et de mort. Mademoiselle de la Ferté n'est pas seulement le chef-d'œuvre de Pierre Benoit. C'est un des beaux romans français du XX^e siècle.

Jean-Louis CURTIS

Pierre Benoit est né à Albi en 1866. Après avoir vécu en Afrique du Nord, il s'installe à Paris où il prépare l'agrégation d'histoire. À partir de 1918, il publie un roman par an. Il est élu à l'Académie française en 1931. Depuis sa mort (1962), on n'a cessé de rééditer ses succès, de *La Chaussée des géants* à *La Châtelaine du Liban*.